

J'ai dû louper un épisode...

les interviews de Pascale Fourier

François Flahault,

philosophe, auteur de Le Paradoxe de Robinson, et Où est passé le bien commun?,
Editions Mille et Une Nuits

Interview du 16 Mars 2012

Thème: Libéralisme !

Partie 1/2

C'est la société qui fait l'homme et non l'inverse...

Pascale Fourier :

Avec aujourd'hui François Flahault, philosophe, auteur en 2003 du *Paradoxe de Robinson*, et plus récemment de *Où est passé le bien commun* ?

François Flahault, je suis allée le voir parce qu'il y avait quelque chose que je trouvais insatisfaisant, intellectuellement parlant : lors des campagnes pour les élections, quelles qu'elles soient, j'entends plutôt des invitations à voter pour tel ou tel, pour satisfaire, en fait, mon intérêt propre, les intérêts de ma classe sociale, voire mes intérêts corporatistes. Pourtant, moi, ce que je me dis, c'est que je voudrais que la société aille bien, qu'il n'y ait plus de chômage par exemple, bref, que j'ai besoin que la société dans son ensemble aille bien, pour aller bien, moi. Je voulais fonder en raison, en fait, un argument qui pouvait n'être que moral, un positionnement qui pouvait ne renvoyer qu'à un altruisme, valorisant certes, mais intellectuellement insatisfaisant, puisque moral seulement, justement.

Je suis donc allée voir François Flahault, lui

ai dit quel était mon problème, et voici sa réponse.

François Flahault :

On a été beaucoup habitué à penser comme ça, dans le monde occidental, qu'Adam a été créé par Dieu et que c'était déjà un homme en pleine possession de ses capacités, tout en étant tout seul ! Alors, bien sûr, on n'est pas obligé de croire à l'histoire d'Adam, mais enfin, ça a laissé des traces : ça a été repris sous une forme laïcisée, cette idée de l'individu qui s'éveille. Par exemple, on en a des traces chez Buffon: il présente une espèce d'Adam laïque, un premier homme, qui ouvre les yeux et puis qui voit le monde autour de lui - et il est heureux de voir tout ça, il est pleinement humain, dès lors qu'il ouvre les yeux, il n'a besoin de personne pour être un être humain - il en aura besoin, peut-être, mais au plan pratique.

Alors là, il y a toute la tradition, dans la pensée économique, d'imaginer une sorte de Robinson : c'est une image qu'on emploie assez fréquemment dans les manuels d'économie. On imagine Robinson Crusoe qui fabrique des objets pour son usage, pour

se faciliter la vie sur son île, et puis il découvre qu'il y a un autre Robinson pas très loin, qui fabrique d'autres objets. Alors, il se dit : « Ah tiens, lui, il fabrique facilement, par exemple, des pots en terre cuite, alors que moi j'ai beaucoup de mal: je vais donc lui proposer d'échanger ce que je fabrique facilement contre ses pots en terre cuite, comme ça, ce sera avantageux pour moi, et pour lui aussi. » Et voilà comment l'économie est censée naître, si on en croit un certain nombre de manuels...

On est fortement marqué par cette idée que l'être humain est humain par lui-même et que ses relations avec les autres sont des relations d'utilité : il faut s'organiser avec les autres pour produire des biens dont on a besoin ; il faut s'organiser avec eux pour établir un gouvernement, pour assurer la sécurité, tout ça... Ce sont des histoires qui ont été une sorte de « mythologie », pourrait-on dire, qui a été déclinée avec toutes sortes de variations sur le même thème pendant plusieurs siècles en Europe.

En réalité, on peut dire que c'est seulement depuis quelques dizaines d'années qu'on dispose d'une vision vraiment nouvelle sur ces questions-là grâce au développement de différentes sciences, comme la primatologie (l'étude des singes, de la vie sociale des singes notamment), la paléanthropologie, l'étude du développement des bébés : voilà des disciplines qui ont énormément progressé depuis, disons, le lendemain de la deuxième guerre mondiale.

L'homme ne préexiste pas à la société. La preuve par l'étude du développement des bébés...

Si on prend l'exemple des bébés, dans les années quarante, même encore dans les années cinquante, la plupart des gens pensaient que les bébés, il fallait les nourrir, s'occuper de les changer, qu'ils n'aient pas froid, et puis voilà, ils se développaient ! Il y avait l'idée que le bébé, de même qu'il a un corps, est potentiellement une personne et que cette personne se développe comme le corps, d'elle-même...

Ce sont des auteurs qui se sont penchés sur le développement des bébés, peut-être

justement à cause de la deuxième guerre mondiale où il y a eu beaucoup d'enfants déplacés, d'enfants orphelins. L'attention des pédiatres a été attirée par les troubles que pouvaient présenter ces enfants qui étaient séparés de leurs parents, notamment celle d'un psychanalyste anglais, qui s'appelle Donald Winnicott, qui s'est intéressé à ces enfants déplacés qu'on avait évacués de Londres à cause des bombardements allemands. Il y a eu aussi un pédiatre américain, qui s'appelle René Spitz, qui lui s'est intéressé notamment à des bébés qui étaient hospitalisés, auxquels on donnait tous les soins physiques nécessaires, mais qui dépérissaient, faute de contact humain. C'est une chose qui est bien connue maintenant ! Maintenant, tout le monde sait ça, que les bébés qui n'ont pas de contact humain, ça ne marche pas ; mais il n'y a pas si longtemps, ce n'était pas du tout une idée répandue.

Donc là, avec les bébés, on voit que le lien avec les adultes qui s'occupent du bébé est vital pour le bébé. Il est vital pour que lui-même devienne un être humain, devienne une personne. Sinon il reste hébété, ou même physiquement dépérit, comme ces enfants qu'on a pu voir dans des orphelinats en Roumanie qui étaient abandonnés à eux-mêmes : c'était une catastrophe.

Il est apparu de plus en plus nettement que le lien humain, la relation humaine est la base sur laquelle chacun de nous peut devenir une personne. C'est donc l'inverse de ce qu'on imaginait avant ! Parce qu'avant, on imagine d'abord un individu, qui ensuite entre en relation avec les autres... Mais non ! : il y a d'abord une relation, et sur la base de cette relation, une petite personne peut se développer. C'est un renversement.

Pascale Fourier :

D'abord une relation, puis un individu. Je vous rappelle ma question : c'était celle de fonder en raison mon intérêt pour les autres, pour une vie sociale qui fonctionne bien. Or, je suis les autres. D'autres preuves ? Suite, avec François Flahault.

...par la primatologie...

François Flahault :

De même, j'évoquais tout à l'heure la primatologie. Pendant longtemps, on pensait que les singes vivaient en bande, comme ça, mais dans le fond les gens qui les observaient ne voyaient pas tellement de différence entre eux. Ils se disaient donc qu'ils ne faisaient pas attention à qui ils étaient les uns les autres, pensaient que c'était une espèce de troupeau indifférencié. Et puis, dans les années cinquante, les primatologues japonais ont fait des observations beaucoup plus précises : ils ont identifié chaque singe au sein d'un groupe, et à partir du moment où ils les reconnaissaient, ils ont pu observer que chaque singe avait un comportement spécifique en fonction des autres, de chacun des autres singes. Et donc, peu à peu, on s'est rendu compte que les singes avaient une véritable vie sociale, très complexe, une vie politique même.

Si ces singes ont une vie sociale depuis des millions d'années, ça paraîtrait tout de même bizarre que les premiers hommes, eux, n'aient pas eu de vie sociale ! Donc, là, ça porte un coup à toute la mythologie selon laquelle on aurait eu d'abord des individus qui errent dans la nature, séparés les uns des autres, et puis un jour, il y en a plusieurs qui ont eu une idée, la même idée, qui se disent : « Ah tiens, si on se mettait ensemble, ce serait mieux, on pourrait s'arranger, tout ça... » . Ca, c'est ce qui est raconté notamment par le poète Lucrèce, dans son long poème qui s'appelle *De natura rerum* où il imagine cette origine de la société. Pendant des siècles, jusqu'à la fin du XX^{ème} siècle on peut dire, on a eu cette interrogation sur l'origine de la société : « Comment est-ce que ça a pu commencer ? » Et aujourd'hui, c'est une question que plus personne ne se pose ! Enfin, plus personne dans le monde des chercheurs, je veux dire....Parce qu'il n'y a pas d'origine de la société, parce qu'il y en a toujours eu une ! Il y a toujours eu, depuis des millions d'années, une vie sociale.

...et par la paléanthropologie...

Dernière discipline qui a confirmé ce schéma-là, c'est la paléanthropologie. L'espèce la plus proche de la nôtre, c'est celle des chimpanzés et des bonobos, mais il y a eu beaucoup d'êtres qui ont existé entretemps, et qui ont tous disparu, qui sont tous morts, dont on trouve, éventuellement donc, des restes, ici et là. On trouve des ossements et on essaie de tirer toutes les informations possibles de ces ossements.

La question du développement du cerveau est une bonne question que se posent les paléanthropologues : qu'est-ce qui a pu faire que, dans une période de temps relativement courte, en quelques centaines de milliers d'années, le cerveau des hominiens a augmenté de taille d'une manière tout à fait surprenante ? Les paléanthropologues s'interrogent là-dessus et ils font des hypothèses sur le passage à la station debout qui a pu faciliter le développement du cerveau, la question de l'alimentation...Ce qui semble le plus sûr, c'est la réponse à la question du développement du langage, puisque tout le monde s'accorde pour penser que le langage des humains est nettement distinct du langage des chimpanzés. Il est évident que ce langage, pour qu'il se développe, il faut qu'il y ait une vie sociale, et qu'il y a un tel écart entre le langage des chimpanzés et le langage des humains qu'il a fallu certainement une vie sociale très soutenue pour que les individus qui avaient les capacités de communication les plus développées se reproduisent plus facilement et aient davantage d'enfants. Il a fallu nécessairement que la sélection naturelle se fasse en faveur d'individus dont les capacités de communication étaient plus développées, pour que, au cours de centaines et de milliers de générations, se développe ce langage qui est le nôtre aujourd'hui, et qui présente les mêmes structures fondamentales dans toutes les cultures humaines : il y a des sons élémentaires qui sont combinés pour faire des mots, et les mots s'associent selon des règles pour faire des phrases. Toutes les langues humaines présentent cette propriété et donc cette propriété n'est pas tombée du ciel ! Il a fallu qu'elle s'élabore...

Voilà donc encore de nouveaux arguments très puissants en faveur de l'idée que ce ne sont pas les humains qui ont créé la société... C'est la vie sociale qui a créé les humains. C'est un renversement de perspective complet.

Pascale Fourier :

Vous suivez ? C'est la vie sociale qui crée les humains. Donc, pour être moi, pour être bien, j'ai besoin que la société aille bien ! Que les autres aillent bien ! Et ça, ça ne peut pas ne pas avoir d'incidence politique.

Les incidences politiques

François Flahault :

Donc, renversement de perspective complet, qui n'est pas encore assimilé complètement, même dans le milieu des chercheurs. On le sait, mais les conséquences que ça entraîne, on ne les a pas encore toutes tirées.

Par exemple, si vous voulez, prenez un étudiant à Sciences Po. On va lui faire des cours de philosophie politique; on va lui parler des théories des siècles passés sur le passage de l'état de nature à l'état social : c'est Hobbes, Locke, Rousseau, etc. On va lui en parler et on ne lui dit pas vraiment que c'est vrai. On ne dit pas aux étudiants : « Rousseau a dit ça, Hobbes a dit ça, et c'est vrai. » Non. On ne lui dit pas que c'est faux non plus ! On dit que c'est une manière raisonnable de raisonner sur les choses. Parce que, évidemment, entre un primatologue et un professeur de sciences politiques, il y a une très grande différence de corporation, si vous voulez...

Pascale Fourier :

Et quelle incidence politique ça a, ça ?

François Flahault :

Eh bien, ça a forcément une incidence, puisque toute la tradition de philosophie politique occidentale est fondée sur l'hypothèse inverse : l'idée que les individus préexistent et puis s'organisent ensuite pour

des raisons utilitaires. Alors, si on découvre que c'est l'inverse, ça va forcément avoir des conséquences !

La conséquence : il y a une économie parce qu'il y a une vie sociale ! Il y a des activités économiques parce qu'il y a déjà une vie sociale, et non pas l'inverse ! Dans la pensée des économistes classiques, y compris chez Marx, vous avez l'idée que, comme les êtres humains s'associent pour des raisons pratiques, c'est l'organisation de l'économie qui est la base de l'organisation sociale ! C'est ce que Marx soutient très fermement. Mais aujourd'hui, on ne peut plus voir les choses comme ça. On est obligé de se poser la question dans l'autre sens en se disant : « Mais est-ce que ce ne serait pas plutôt parce qu'il y a déjà des individus qui vivent déjà en société qu'ils se mettent à développer une certaine orientation de leurs rapports sociaux ? » , dans le sens de fabriquer et d'échanger des biens, puisque toute la vie sociale des humains implique une circulation, circulation de paroles, circulation d'objets, échanges matrimoniaux aussi, des relations de parenté. Il y a une complexité de ces liens de parenté, comme si c'était très important que chacun ait une place, qu'on puisse situer chacun par rapport aux autres personnes du groupe. C'était vraiment fondamental : on n'a jamais observé une société dans laquelle il n'y ait pas ce souci. En revanche, les activités économiques peuvent être extrêmement rudimentaires : les gens chassent ou cueillent, éventuellement cultivent un petit peu, une sorte de jardinage, comme ça...Donc, aujourd'hui, on ne peut plus dire que la base de l'organisation sociale, c'est l'organisation économique.

Les anthropologues observent aussi que, dans toutes les sociétés traditionnelles, les gens se réfèrent à des ancêtres, ou d'une manière générale, à des entités qui sont invisibles. Dans toutes les sociétés, c'est comme si les êtres humains devaient meubler leur esprit, comme s'ils avaient dans leur esprit des grandes places vides qu'il fallait meubler en imaginant des entités, des puissances, des choses qui se passent, etc. Et ils se transmettent des représentations qu'ils partagent les uns avec les autres. Ça, on l'a observé dans toutes les sociétés, même les plus rudimentaires.

Le sentiment d'exister

Cela pose des questions par rapport à la tradition marxiste selon laquelle les premiers besoins des humains, c'est de se nourrir et d'organiser une réponse aux besoins matériels, que c'est vraiment la base ! Ce n'est pas sûr... Bien sûr, il faut manger, il faut ne pas avoir trop froid, etc., c'est évident. Mais on n'a connu aucune société humaine qui se soit contentée de ça. Ma propre théorie sur la question, c'est qu'avec le développement de la conscience de soi, les êtres humains se sont trouvés dans une condition assez différente de celle des autres animaux. Le développement de la conscience de soi chez les humains pose des problèmes à ceux qui bénéficient de cette conscience - on pourrait dire qui en pâtissent, parce que c'est un poids aussi : « Qu'est-ce que je vais faire de moi ? Comment je peux exister ? Qu'est-ce qui assure que je vais continuer à être le même demain, après-demain, etc. ? ». Les gens ont conscience que la vie peut être ennuyeuse et peut être même une vie de détresse s'il n'y a pas cette espèce de soutien apporté par les relations avec les autres et par des pratiques culturelles.

Quand on dit : « Quand l'économie va, tout va. », vous comprenez pourquoi je ne suis pas d'accord ! C'est vrai que c'est très important que l'économie fonctionne suffisamment bien pour que les besoins matériels trouvent une réponse. Si vous voulez, aujourd'hui, la condition humaine est pensée tellement à travers l'économie qu'on a un peu perdu le nord ! Le fonctionnement de l'économie est devenu le mode d'activité dominant dans nos sociétés : avoir sa place dans la société, c'est avoir un boulot ! Ça ne se présentait pas comme ça dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs : exister, c'était avoir sa place dans la parenté. Chez nous, ça ne suffit pas, d'avoir sa place dans la parenté, dans la filiation : il faut avoir un emploi. L'intégration sociale se fait par le fait d'avoir une place dans l'appareil économique, qui est devenu « *le grand appareil qui donne des places aux gens* ».

La consommation est devenue ainsi la grande pratique culturelle. Les gens ne sont pas en train de fabriquer des parures de plumes de perroquet comme en Amazonie, des choses comme ça. On va au

supermarché, on va au centre commercial, on regarde ce qu'il y a... Il y avait l'autre jour un reportage où une femme était interviewée. On la voyait dans un magasin de vêtements. Elle regardait, et puis elle achetait... Elle a eu cette phrase qui m'a frappé : « Quand j'achète, je vis ». Quand j'achète, je vis...

Pour moi, ce sont des phrases telles que celle-ci qui illustrent de manière spontanée ma théorie du sentiment d'exister. Les êtres humains ont une charge : il faut qu'ils existent, il faut qu'ils trouvent un truc à faire pour exister parce que sinon ils se morfondent, ils dépérissent, ils dépriment. Et la consommation se présente donc comme peut-être la solution qui est sous la main, là. On n'a pas forcément l'argent, mais en tout cas, on a les stimulations pour aller dans ce sens-là, de consommer, de comparer, les marques de vêtements que l'autre porte, etc.

Il faut dire que ça ne nécessite pas d'investissement personnel... Ça nécessite de l'argent, mais ça ne nécessite pas une formation personnelle soutenue pour trouver ce type d'occupation. Si votre manière d'exister, c'est de faire de la musique, eh bien, il faut apprendre ! Ça prend du temps ! Et puis, il faut travailler tout seul, c'est pénible, ça tombe pas comme ça ! Donc, fatalement, s'il y a des manières d'exister qui se présentent à nous comme étant d'un accès immédiat, sans effort, ce n'est pas étonnant qu'un grand nombre de gens se dirigent vers cette forme d'existence, même si, à long terme, ça ne les avance pas à grand-chose - et c'est ça le problème !

Les sociétés humaines sont vraiment en proie à ce grave problème : « Comment faire pour que les gens existent ? », pas seulement « comment faire pour que les gens se nourrissent ? ». Oui, il y a des gens pour qui c'est vraiment le problème de se nourrir ! Mais même si on a à manger, à ce moment-là, le problème de comment exister va revenir sur le devant de la scène et on va pas y couper, il va falloir faire face, d'une manière ou d'une autre.

Pascale Fourier :

Et voilà, c'était donc la première partie de

mon entretien avec François Flahault.
Vous l'avez compris, aujourd'hui donc,
l'organisation sociale est pervertie
puisqu'elle a réduit l'Homme à bien moins
que ce dont il est capable, à moins que ce
dont il a besoin. La réflexion politique
occidentale, en mettant l'économie au
centre de ses réflexions, est passée à côté
de ce qu'est l'Homme. Alors, que faire ?
Comment penser ? C'est ce que nous
verrons dans la deuxième partie de cet
entretien avec François Flahault, directeur
de recherche en anthropologie
philosophique, à l'École des Hautes Études
en Sciences Sociales, auteur d'un petit livre
très facile à lire, publié aux Éditions des
Mille et une nuits, que vous pourrez vous
procurer pour la modique somme de 3,50 €
et qui s'appelle Le paradoxe de Robinson :
je vous en recommande très vivement la
lecture. Aux mêmes Éditions, vous pourrez
lire Où est passé le bien commun ? qui lui,
stylo à la main, est vraiment une source de
réflexion intense et riche.

A bientôt pour la deuxième partie de cet
entretien.